

MARTOR



Title: “La tragédie du Musée d’Art National”

Author: Alexandru Tzigara-Samurcaș

How to cite this article: Tzigara-Samurcaș, Alexandru. 1996. “La tragédie du Musée d’Art National.” *Martor* 1: 186-193.

Published by: *Editura MARTOR* (MARTOR Publishing House), *Muzeul Țăranului Român* (The Museum of the Romanian Peasant)

URL: <http://martor.muzeultaranuluiroman.ro/archive/martor-1-1996/>

Martor (The Museum of the Romanian Peasant Anthropology Journal) is a peer-reviewed academic journal established in 1996, with a focus on cultural and visual anthropology, ethnology, museum studies and the dialogue among these disciplines. *Martor Journal* is published by the Museum of the Romanian Peasant. Interdisciplinary and international in scope, it provides a rich content at the highest academic and editorial standards for academic and non-academic readership. Any use aside from these purposes and without mentioning the source of the article(s) is prohibited and will be considered an infringement of copyright.

Martor (Revue d’Anthropologie du Musée du Paysan Roumain) est un journal académique en système *peer-review* fondé en 1996, qui se concentre sur l’anthropologie visuelle et culturelle, l’ethnologie, la muséologie et sur le dialogue entre ces disciplines. La revue *Martor* est publiée par le Musée du Paysan Roumain. Son aspiration est de généraliser l’accès vers un riche contenu au plus haut niveau du point de vue académique et éditorial pour des objectifs scientifiques, éducatifs et informationnels. Toute utilisation au-delà de ces buts et sans mentionner la source des articles est interdite et sera considérée une violation des droits de l’auteur.

Martor is indexed by EBSCO and CEEOL.



La tragédie du Musée d'Art National

Dans l'œuvre de consolidation de la Roumanie devenue Royaume, l'art devrait jouer un rôle important. Hélas! les sacrifices matériels que l'on fait pour le promouvoir ne sont pas encore à la hauteur.

De toutes nos institutions de culture, les Musées apparaissent comme des laissés pour compte, bien que leur influence bienfaisante soit encore plus importante que celle de la littérature ou du théâtre.

Car le musée est à la fois un temple et une école.

Un temple où l'on garde à tout jamais ce qu'un peuple a de plus précieux, notamment la tradition nationale sous ses formes les plus éloquentes.

Le musée est aussi une école: une des plus hautes et des plus simples à la fois. Celui qui entre dans un musée n'a besoin d'aucune formation spéciale; il lui suffit de tenir les yeux bien ouverts pour assister à une leçon magnifique. Si le musée captive les visiteurs, c'est parce qu'il leur offre la réalité même et non pas une interprétation faite par les professeurs et leurs livres. Les objets exposés ont leur propre langage et, en fonction de la culture et de la sensibilité du visiteur, évoque les images les plus diverses. Mais même chez les plus indolents et incultes ils excitent la curiosité, éveillent le désir de s'instruire et par là sèment le ferment le plus vigoureux de la promotion de la science.

En tant que la plus haute expression de la culture d'une nation, les musées jouent également un rôle important au point de vue spirituel. Car, heureusement, les peuples ne vivent pas seulement de biens matériels mais aussi de biens spirituels. La vie de tous les jours n'est authentique que dans la mesure où elle reflète

quelque chose de la beauté de la nature et du beau exprimé par l'art, dont les musées sont les dépositaires. Par sa force fascinante, l'art nous fait mieux affronter les douleurs et les souffrances et apaise les instincts de révolte des masses. Le musée, conservateur de l'art, est donc, aux côtés de l'église et de l'école, un des facteurs les plus importants dans l'éducation et l'élévation spirituelle des masses.

Le musée a des effets beaucoup plus forts que le théâtre et une influence plus rapide que les livres. Car la théorie la plus intéressante, exposée dans un livre, il faut la lire et l'on ne parvient pas à bien saisir l'ensemble avant la dernière page. Or dans un musée, on peut présenter une vue d'ensemble de la civilisation d'un peuple ou d'une époque dans un espace réduit et un laps de temps limité, d'une manière beaucoup plus rapide, vivace et plastique que les traités qui s'en occupent.

En réunissant les productions artistiques, par lesquelles les élus du beau s'élèvent au-dessus du niveau commun, les musées sont un ferment pour l'élévation spirituelle de l'humanité. En même temps, ils nous permettent de nous abreuver aux sources mêmes de la vigueur créatrice, en éveillant en nous le désir d'être à la hauteur de nos grands devanciers, consacrés dans les collections publiques.

Ils sont aussi un des moyens les plus importants pour nourrir l'amour de la patrie. Car tout musée à caractère national se propose de définir par les objets réunis et présentés la spécificité artistique d'un peuple. Par exemple, pour mettre en évidence ce qui est propre aux Roumains, il faut que des créations aussi nombreux que possible de l'art national, provenant de toutes les époques et de toutes les zones soient réunies

pour faciliter une étude comparée. Définir la spécificité de l'art roumain, c'est assurer son développement futur en concordance avec ce fil ténu mais tellement précieux qu'est la tradition, la charpente même de la personnalité d'une race. Plus les rapports entre le présent et le passé sont serrés et durables, plus la conscience nationale d'un peuple est vigoureuse et inébranlable en affermissant la foi dans ses propres forces.

Mais en plus du sentiment national, les musées peuvent servir à promouvoir la fraternité entre les peuples. Dans toute ville du monde, même dans un pays dans lequel nous voyons un ennemi, si, en entrant dans un musée, nous sommes sensibles à la beauté des objets exposés, nous oublions tout le reste: car l'objet commence à nous parler dans la langue universelle de l'art et il nous devient familier, nous faisant oublier les querelles qui nous séparent des auteurs des œuvres exposées. Voilà donc comment les musées contribuent non seulement à la formation spirituelle d'un peuple mais aussi au rapprochement entre les nations.

Après avoir présenté en grandes lignes le rôle des musées en général et des musées nationaux en spécial, voyons quelle sont nos réalisations dans ce domaine.

Pour l'instant, nous allons nous limiter au musée d'art national „Carol I“, de la Capitale d'une Roumanie qui a enfin retrouvé ses vraies frontières, Bucarest.

L'existence d'un musée national qui reflète l'état artistique et culturel du peuple roumain s'impose avec encore plus de force aujourd'hui, quand les Roumains vivent enfin dans un seul et même pays. Car c'est dans un tel musée que l'on peut mettre le mieux en évidence l'ancienneté et l'homogénéité du sentiment artistique qui anime notre peuple, la richesse de l'héritage artistique et culturel et son indissoluble unité ethnique.

Officiellement, la Roumanie possède un tel Musée; mais en fait, des événements imprévus ont entravé son développement, l'empêchant d'occuper la place qui devait être la sienne parmi les institutions culturelles du pays.

L'histoire de notre Musée National revêt l'aspect d'une tragédie, car les époques d'épanouissement et de gloire alternent avec les périodes de terrible abandon.

Sa fondation est liée à l'Exposition Nationale présentée dans le Parc „Carol“ en 1906 et à la campagne en faveur des musées entamée par mon article de „Viața românească“ en juin 1906⁶.

Après la révolte de 1907, qui avait révélé de la manière la plus brutale que „seule l'instruction ne satisfait et surtout n'adoucit pas l'âme du paysan“, j'y plaidais pour une „éducation artistique du peuple, l'art n'étant pas un luxe mais une activité à la fois productive et récréative, le musée étant un foyer d'éducation du sentiment national“. Je demandais que dans la Capitale du Royaume fût édifié „un vrai temple du roumanisme où, ne fût-ce que par les costumes et par les objets usuels, soient réunis les rameaux épars des Roumains, de Macédoine, Bosnie, Serbie, Hongrie, Moravie, Bucovine et Bessarabie. Une fois joints aux costumes tellement variés de tous les départements du pays, ces seuls costumes nous permettraient d'entrevoir la force que nous représenterions si jamais on permettait à toutes les populations roumaines, aujourd'hui si éparses, de vivre ensemble“.

En 1908, quand de telles „utopies“ pouvaient sembler franchement subversives, mon plaidoyer – avec les arguments énumérés – en faveur d'un Musée National a convaincu beaucoup de monde et si aujourd'hui je me trouve désespéré c'est parce que bien que le rêve se soit réalisé, je dois reprendre les mêmes arguments.

En 1906, quand je fus nommé directeur du nouveau musée, on a mis à ma disposition toute une aile de l'Hôtel de la Monnaie, près de la Chaussée, et une subvention budgétaire annuelle de 3.000 lei.

Avec cela, j'ai réussi à ébaucher „les rudiments d'un musée, pour pouvoir juger de ce que devrait être l'oeuvre finie“.

En dépit du pessimisme des officialités, qui regardaient d'un oeil narquois la propagande

que je faisais en faveur de l'art national, les collections exposées à la Chaussée ont été accueillies avec un enthousiasme général, ce dont témoignent les appréciations unanimes de la presse.

Il est juste de rappeler que les succès de l'époque doivent beaucoup à l'appui moral des personnalités de l'époque, à commencer par le roi Charles I^{er} lui-même et toute une suite de dignitaires, tels que Ion Brătianu, Spiru Haret, P.P. Carp, Th. Rosetti, T. Maiorescu, N. Filipescu, Al. Marghiloman, V.G. Morțun et beaucoup d'autres, dont on retrouvera les noms dans les registres de l'institution.

La reine Élisabeth et les princes héritiers du trône, accompagnés ou non par des hôtes de marque de la Cour royale, ont fait eux aussi des visites fréquentes.

Le 17 avril 1907, la reine Élisabeth résumait par les quelques mots inscrits dans le Livre d'or la vraie vocation du Musée: „Que de l'art de nos ancêtres naisse l'art de notre avenir“.

Les opinions flatteuses sur la valeur du Musée étaient étayées par de nombreuses donations d'objets. À la tête des donateurs les plus généreux, se trouvent bien sûr le Roi Charles et S.A.R. la Princesse Maria. Notons également Mme Elisa I. Brătianu, qui a fait don au Musée d'une grande partie des objets qu'elle a réunis avec beaucoup de discernement. Même des paysans du terroir, tels que Ștefan et Constantin Negrescu, de Bălănești, Gorj, nous ont écrit: „ravis par l'idée de fonder le Musée, témoin fidèle de notre passé glorieux, et désireux de participer, selon nos possibilités, à la création de ce magnifique temple de roumanisme, nous faisons don à l'institution d'une croix en bois sculptée par nos ancêtres en 1842, que nous avons trouvée sur nos terres“.

Une fois de plus, je remercie tous les donateurs et protecteurs, dont les noms ont été dûment publiés, pour leur geste généreux, qui devrait servir plus souvent d'exemple.

Les salles du Musée, où l'on exposait pour la première fois des exemplaires authentiques de l'art paysan ont été visitées par un public très

nombreux mais aussi par des artistes, qui s'inspiraient de ces sources tellement riches et encore inédites. La maison de Mogoș, de Ceauru, reconstruite dans une des salles du Musée, a fait une forte impression, témoignant de la vraie force créatrice du paysan roumain. Les motifs que l'on pouvait voir au Musée furent repris dans l'ornementation et l'on assista à un fort courant en faveur de l'art paysan.

Mais le succès ne vous fait pas que des amis. Dans l'entourage même du titulaire du Ministère des Cultes et de l'Instruction Publique, qui, publiquement, avait apprécié les efforts de cette nouvelle institution, certains conseillers, poussant le toupet jusqu'à comparer ces débuts avec les salles du Louvre, contestaient toute valeur aux collections. [...]

Le Musée a encaissé l'attaque, en renonçant à certaines acquisitions importantes suite à la réduction du budget: quant au directeur, il a considéré l'avertissement comme une blessure subie sur le champ d'honneur du combat en faveur d'une institution de culture nationale de la plus grande importance, du progrès de laquelle il se sentait responsable.

Comme pour faire pendant aux persécutions subies dans le pays, le Musée accumule les succès à l'étranger. Lors de l'Exposition internationale d'art paysan de Berlin, organisée au début de l'année 1909, le numéro du 29 mars de «Voința națională» nous assurait que „selon l'opinion de toutes les autorités compétentes, la Roumanie occupait une place de choix: l'art de notre peuple, presque méconnu jusqu'ici à l'étranger, a tout de suite conquis la place d'honneur“. Le représentant de l'Autriche dans le comité de l'Exposition ne put s'empêcher d'avouer que „bien en tête se situait la Roumanie, avec ses produits à tel point caractéristiques“.

Nous avons obtenu le même succès à l'Exposition du Musée d'Amsterdam, où l'on nous a demandé avec insistance les objets exposés à Berlin. Le «Bulletin d'art ancien et moderne» de Paris consignait également qu'à Berlin: „La section roumaine avait fait sensation, à la fois par la

richesse des produits exposés et par ce fait qu'au lieu d'avoir un caractère uniquement historique, elle démontre la persistance d'un art populaire bien vivant encore parmi les populations roumaines" (12 fév. 1910, p. 51).

En 1911, la Roumanie a participé à la grande Exposition de Rome, à l'occasion du centenaire de l'Union de l'Italie. Le pavillon roumain fut construit dans le style de la maison de Mogoș. „Les costumes riches, variés et caractéristiques reflétant la sensibilité artistique de ce peuple, lui aussi fils de la Rome antique, ont été beaucoup admirés, ce qui a valu aux organisateurs les félicitations des Souverains et les appréciations du public“.

D'ailleurs, de tous les peuples d'origine latine, nous sommes les premiers à avoir constitué un tel musée. C'est ce que constate «Buletinul Societății Internaționale de Dialectologie Romană» (fasc. IV, 1903): „seule la Roumanie, la province la plus orientale de la grande Romania, avait son musée d'ethnographie nationale, un grand Musée renfermant pour ainsi dire la Roumanie entière“.

Fort de cette consécration à l'étranger, j'ai continué mon combat pour le Musée jusqu'en 1912, quand est apparue une conjoncture favorable: ministre des Finances fut nommé P.P. Carp et ministre des Cultes C.C. Arion. Puisque les deux appréciaient la valeur éducative de l'art, on a fini par trouver les fonds nécessaires pour faire construire un édifice digne d'abriter ce trésor d'art national de l'importance duquel tout le monde était maintenant convaincu.

Les objectifs du nouveau Musée sont consignés dans le parchemin emmuré dans les fondements du bâtiment: „Nous, Charles I^{er}, Roi de Roumanie, désireux d'honorer l'art légué par nos ancêtres par un abri digne de son importance pour l'éducation du peuple et l'élévation du sentiment patriotique, en ce 17/3 juin de l'année 1912 après Jésus-Christ, sur l'emplacement de l'ancien Hôtel de la Monnaie et du palais Mavrogheni, avons jeté les fondements du Musée National, dont la vocation est de rassembler les collections d'art maintenant dispersées,

afin de laisser aux générations futures un miroir parfait de l'ensemble des trésors artistiques existant sur le territoire roumain, à partir de l'âge préhistorique jusqu'à nos jours.

Il semblait que cette fois-ci l'avenir du Musée était assuré pour de bon. Sur la base du programme et de l'ébauche de projet que j'avais présentée en 1906, l'architecte N. Ghika-Budești a élaboré les plans définitifs et le devis, dans les limites de la somme de 4 millions de lei, allouée dans ce but.

Les projets initiaux, publiés dans la revue «Convorbiri literare» de février 1907, prévoyaient des bâtiments sur tout l'ancien emplacement de l'Hôtel de la Monnaie, entre la Chaussée Kiseleff et le Boulevard Colonel Ghika; la zone du côté de la Chaussée était réservée au Musée, l'autre moitié étant cédée, à titre provisoire et en fonction des collections, à l'École des Beaux-Arts. Les zones étaient reliées par un amphithéâtre central qui desservait les deux institutions.

Le devis de 1912 ne prévoyait que le bâtiment du Musée, avec un corps central de 70 mètres de longueur vers la Chaussée et deux ailes latérales entourant une cour carrée closes par des arcades. Le bâtiment devait avoir un sous-sol et trois étages pouvant abriter toutes les collections officielles d'antiquités, d'art religieux et d'art paysan.

Hélas! on n'est parvenu à faire que le gros de l'œuvre. Tout cela à cause de la Guerre de Bulgarie et surtout parce que sur la somme allouée, seule une partie minime a pu être utilisée effectivement. D'ailleurs, quand éclata la Guerre de Bulgarie les travaux furent arrêtés pour de bon sans jamais être repris.

C'était le début de la déchéance tragique de cette institution, devenue ruine avant que les bâtiments ne soient vraiment construits. Le toit n'étant que provisoire et bâclé, le bâtiment s'effrita et moisit en douceur.

Comme pour nous punir pour notre indolence, la nature même semble s'acharner contre le Musée: lors d'une tempête, plusieurs colonnes de la façade, mal consolidées, se sont écroulées et les tremblements de terre ont fissuré un mur.

Tous les Ministres dont dépend le Musée s'apitoient sur le sort de cet édifice, admirablement conçu, et tous semblent animés des meilleures intentions quand il s'agit de venir à son aide. Mais jusqu'à présent on n'a pas réussi à trouver les fonds nécessaires – environ 40 millions de lei – pour achever les travaux qui, avant la guerre, ne devaient dépasser 4 millions de lei. Plusieurs chefs du Département des Arts ont fait le peu qu'ils pouvaient, en allouant des fonds qui ont permis de refaire le toit et d'abriter, dans l'aile Nord, les collections qui avaient commencé à moisir dans le bâtiment provisoire de Calea Griviței, où l'on avait dû les faire déménager après la démolition de l'ancien édifice. Mais les subventions de ce genre sont comme les médicaments administrés à la petite cuillère: le malade ne meurt pas, mais nul espoir de le faire guérir.

Pourtant, il y a deux ans, nous avons eu un sursaut d'optimisme. On parlait de reprendre les projets initiaux, de 1906, c'est-à-dire de faire construire sur tout le terrain réservé, jusqu'au Boulevard Ghica. Un nouvel alignement fut projeté pour la rue Monetăriei et une commission *ad-hoc* fut élaborer de nouveaux projets. Cette fois-ci, l'idée était qu'en plus du Musée, le même complexe de bâtiments devait abriter un „institut d'art“ à plusieurs sections et la Commission des Monuments Historiques. Mais on a eu la crise – le grand ennemi du Musée – et tout est resté lettre morte. Depuis lors, on n'a plus administré au malade même les maigres consolations du passé et l'agonie était inévitable. Le toit est toujours plus criblé et tout le bâtiment se dégrade à vue d'œil.

Ce sont toujours les retranchements budgétaires qui ont fait que la subvention annuelle pour les frais d'entretien et pour les acquisitions soit diminuée: pour le premier trimestre de cette année nous ne disposons que de 37.000 lei. Moins que le prix d'un tapis olténien! Et c'est sur cette somme qu'il faudrait payer les échéances pour un bâtiment qui se dégrade et faire des acquisitions. Quant aux salaires du personnel, j'ai honte d'en parler, car ils sont parmi les plus bas.

Bien que nous soyons dans l'impossibilité de les faire exposer, les collections on été dûment étudiées et deux sections ont été publiées avant même que les objets puissent être mis en ordre, pour les raisons que nous avons mentionnées. On a, donc, fait paraître:

1. *Izvoadele de crestături ale țăranului român* (Gravures en bois pratiquées par les paysans roumains), ouvrage par lequel on fait connaître plus de 500 gravures originales et inédites, Bucarest, 1928.

2. *Tapis roumains*, une collection de 61 reproductions d'après des modèles de tapis, album en couleurs, Paris 1928.

L'état lamentable de notre Musée d'Art National est régulièrement présenté à qui de droit, par les rapports et les mémoires de la Direction du Musée, lors de la préparation du budget ou quand on change les titulaires des ministères dont dépend l'institution. On en a appelé même aux sphères les plus hautes de la hiérarchie de l'État; lors des dernières célébrations importantes, on a beaucoup ressenti l'absence du musée et nous avons demandé l'appui de tout le monde.

Je ne pourrais pas me plaindre que l'on manquant d'intérêt et de bonne volonté, mais il y a la fatalité des fonds qui, je le reconnais, est plus dure que jamais.

Et si, tout en étant conscient des difficultés que l'on doit affronter de nos jours, je me suis quand même décidé de parler de la triste situation du Musée, je l'ai fait convaincu que, en y intéressant le plus de monde possible, d'autres voix viendront se joindre à la mienne, au moment propice, pour obtenir les fonds indispensables pour achever la construction maintenant abandonnée de la Chaussée.

Je me sens d'autant plus conforté dans mon effort d'éveiller l'intérêt du grand public en faveur du Musée que je sais comme nul autre quel effet extraordinaire aurait l'exposition, dans des conditions adéquates, des objets splendides de nos collections. À témoin, les succès incontestables que nous avons obtenus avec ces collections à Paris, en 1925, à Genève, en 1927 et

tout récemment à Barcelone. Les articles publiés ces dernières années à l'étranger en faveur de l'art roumain sont trop nombreux pour en dresser la liste dans ces pages.

Maintenant, quand on a satisfait, ne fut-ce que partiellement, aux besoins les plus urgents des Universités, il serait grand temps que ceux qui nous gouvernent tournent leur intérêt bienveillant vers le colosse abandonné de la Chaussée, dont le corps mutilé, coincé entre deux ailes criblées, implore l'attention des passants, qui ne doutent même pas de la haute vocation qui devrait être la sienne.

C'est un devoir d'honneur d'une Roumanie qui a enfin retrouvé ses frontières ancestrales

que de parachever une oeuvre conçue à une échelle tellement grandiose par l'ancien Royaume, car la réalisation du Musée relève de la conscience nationale.

Exposés dans un cadre adéquat et conformément à des règles établies il y a un quart de siècle, ces magnifiques trésors éblouiront aussi bien les gens du lieu que les étrangers, en mettant en évidence l'ancienneté et l'originalité de la culture et de l'art de chez nous.

Bien que muettes, ces collections seraient la preuve la plus éloquente du haut degré de civilisation atteint par le peuple roumain.

C'est là la vraie vocation du Musée d'Art National „Carol I“.



Notes

I. Titres de Alexandru Tzigara-Samurçaș:
I. Docteur en philosophie „magna cum laude“ de l'Université de Munich, I-ere section, spécialité Histoire de l'art: 11 mars 1896.

II. Professeur d'histoire de l'art et d'esthétique à l'École des Beaux-Arts de Bucarest, à partir de mars 1899. Nommé à titre définitif par le Décret royal No. 3099/3 déc. 1904.

III Professeur suppléant à la chaire d'histoire de l'art, sur la recommandation du Conseil de la faculté des lettres et de philosophie de Bucarest, depuis novembre 1911 jusqu'en 1926. Reconfirmé par la décision ministérielle No. 91976/1^{er} novembre 1913.

IV. Professeur titulaire, sur la base de l'article 81 de la loi, de la chaire d'„histoire de l'art“ à la faculté des lettres et de philosophie de Cernauți. Décret royal No. 2548/1^{er} juin 1926.

V. Directeur du Musée d'art national de Bucarest. Décret royal No. 2777/1^{er} oct. 1906.

2. Les sources des extraits: a) *L'Art du peuple roumain*, 1925, introduction de S.A.R. le Prince Carol de Roumanie, suivie d'un aperçu historique du professeur Alexandru Tzigara-Samurçaș, b) 1906, *Arta publică*, Rapport présenté à M. le Ministre des Cultes et de l'Instruction Publique le 5 décembre 1905, publié par Institutul de arte grafice Göbl, București; c) Alexandru Tzigara-Samurçaș, 1906, „Muzeul nostru național“, in *Viața românească* I, 4, iunie 1906, pp. 1-15; d) Alexandru Tzigara-Samurçaș, „Rostul noului muzeu“ dans le vol. *Memorii*, I (1872-1910), éd. critique Ioan Șerb et Florica Șerb, introd. Dan Grigorescu, București, éd. Grai și Suflet – Cultura Națională, 1991, pp. 229-231; e) Alexandru Tzigara-Samurçaș, 1930, „Tragedia Muzeului de artă națională“, in *Convorbiri literare*, avril 1930, pp.3-16. Pour l'extrait de *L'art du peuple roumain*, les sous-titres appartiennent à la rédaction. Les textes de Al. Tzigara-Samurçaș ont été traduits en français par Vasile Covaci et Victor-Dinu Vlădulescu.

3. „Tropaeum Traiani“, monument triomphal élevé en 109 pour célébrer une victoire de l'empereur Tra-

jan pendant la première guerre dacique (101-102). Ses bas-reliefs, dont les scènes représentent la vie des vaincus, constituent une source documentaire importante. Le monument se trouve près d'Adamclisi – ancien site roman civil (note V. Manoliu).

4. Il s'agit de l'Exposition nationale du parc „Carol“ – Bucarest, 1906 -, à laquelle Al. Tzigara-Samurçaș lie la fondation d'une nouvelle variante, sous sa direction, du Musée National.

5. Nom sous lequel est connu le „Trésor de Pietroasa“ – 12 pièces en or et pierres précieuses -, découvert en 1837 à Pietroasa-Prahova. Pièces réalisées dans des ateliers pontiques, attribuées aux Visigothes qui les auraient enterrées en 376, lors de leur recul devant les Huns. Le surnom est dû à quatre fibules en forme d'oiseau. Évaqué en 1916 à Moscou, ce trésor fut restitué seulement en 1956. Il est exposé au Musée d'Histoire de Roumanie (note V. Manoliu).

6. „J'ai également publié en faveur des musées les articles: „Stavropoleos – Muzeu Național“, in *Epoca*, 26 fév. 1904; „Muzeul nostru național“, in *Viața românească*, juin 1906; „Muzeul Românesc și cel Bulgăresc“, in *Viața românească*, déc. 1906; „Un plan al Muzeului nostru Național“, in *Convorbiri literare*, fév. 1907; „Dl Dr. Istrati pro și contra Muzeului“, in *Convorbiri literare*, mai-juin 1907; „Din efemeridele Muzeului de Artă Națională“, in *Convorbiri literare*, mai-juin 1907; „Sintem vrednici de un Muzeu Național?“, in *Viața românească*, janv. 1908; *Muzeul neamului românesc. Ce a fost; ce este; ce ar trebui să fie*, éd. Minerva, brochure, 1908; „Din efemeridele Muzeului de Artă Națională“, in *Convorbiri literare*, mars 1910; „Muzeul Luvrului și al nostru în pericol“, in *Universul*, no. exceptionnel 7 fév. 1910; „Cultul trecutului și Muzeele provinciale“, in *Convorbiri literare*, juin 1927; „Muzeul Simu și Muzeul Național“, in *Convorbiri literare*, juin 1927; „Muzeul ca mijloc de educație națională“, in *Politica*, 1 juin 1928“ (note dans le texte de Al. Tzigara-Samurçaș).

Références bibliographiques

NICOLAU I., 1995, „Le musée du paysan roumain. Histoire et histoires“, in *Ethnologie française*, 1995 – 3, t. XXV, pp. 411 – 425.

POPESCU I., 1995, „L'«Art national» chez les Roumains“, in *Ethnologie française*, 1995 – 3, t. XXV, pp. 394 – 410.

TZIGARA-SAMURCAȘ AL., 1925, *L'Art du peuple roumain*, introduction de S.A.R. le Prince Carol de Roumanie, suivie d'un aperçu historique du professeur Alexandru Tzigara-Samurcaș, directeur du Musée d'Art National de Bucarest, „Catalogue de l'Exposition de Genève“, Musée Rath, Genève.

1906, *Arta publică*, Rapport présenté à M. le Ministre des Cultes et de l'Instruction Publique le 5 décembre 1905, publié par Institutul de arte grafice Göbl, București.

1906, „Muzeul nostru național“, in *Viața românească* I, 4, pp. 1 – 15.

1930, „Tragedia Muzeului de artă națională“, in *Convorbiri literare*, avril 1930, pp. 3 – 16.

1991, „Rostul noului muzeu“ dans le vol. *Memorii*, I (1872 – 1910), éd. critique Ioan Șerb et Florica Șerb, introd. Dan Grigorescu, București, éd. Grai și Suflet – Cultura Națională, pp. 229 – 231.

